

Balade au clair de lune

Assis sur une balançoire, il scrute la lune comme il en a l'habitude. Si j'ai été troublé un temps par son attrait pour les astres, j'en conclus aujourd'hui que cela participe de son charme, d'une sorte de romantisme que je crois déceler en lui. De dos, je l'imagine compter sur ses mains les jours qui nous séparent de la pleine lune. En cela, j'aimerais qu'il m'apprenne ses mathématiques. Jusqu'à présent, on s'est contenté de discussions formelles, généralement en lien avec nos études de droit.

Je lui ai proposé que l'on se voie ce soir. C'est la troisième fois que l'on se rencontre à l'extérieur de l'université, mais la première fois que l'on se retrouve à une heure aussi avancée.

Grégoire se retourne brusquement, surpris par la proximité de mes pas. Les néons du quartier illuminent son regard noir et brillant. Il s'est parfumé. Ses cheveux blonds sont impeccablement coiffés, sa barbe châtain clair adroitement taillée. Il est tard, il fait froid. Le silence est tel que l'on entend seulement la Garonne s'écraser contre une péniche amarrée.

Je m'approche pour l'embrasser ; il me tend la main. Son immense sourire que je veux innocent efface ma gêne. La discussion s'amorce avec des banalités mais j'essaie de rebondir sur un détail pour l'entendre me parler de ses parents. Dans le même temps, je lui propose d'entamer une balade le long du fleuve. Il suit mes pas lents et mesurés. Chaque mètre parcouru nous rapproche de l'effrayante vérité, du début de quelque chose ou d'une fin prématurée et prévisible.

Je l'écoute d'une oreille distraite et mes acquiescements sont mécaniques. Je sais qu'il n'est pas dupe, il n'est pas bon comédien, mais je suis incapable de simuler cette concentration qui me fait défaut. Que ce soit en cours, dans un amphithéâtre, ou à l'occasion d'une balade au clair de lune, si Grégoire est près de moi, mes yeux se posent toujours sur lui, à la recherche d'un indice, dans l'espoir d'un échange complice.

Il se détourne de l'allée pour faire face à la Garonne. Cette fois, c'est moi qui lui emboîte le pas. J'ai le sentiment de me rapprocher du *Voyageur* peint par Caspar David Friedrich. Sa silhouette fière et digne devient fragile et trouble si on observe le reflet et ses ondulations à la surface de l'eau. Je crois l'entendre mais je ne l'écoute toujours pas, tiraillé entre des rêveries qui frôlent l'utopie et des spéculations qui détournent mon imagination. J'immortalise cet instant rare et précieux à chaque clignement d'oeil. Devant lui, le dôme de La Grave et l'Hôtel-Dieu lui tiennent tête. Grégoire ne vacille pas ; au contraire, il s'en amuse. Il cherche les sept différences entre ces monuments et leur représentation aqueuse. Il me dit quelque chose comme « la brique rouge se fait une place dans le bleu marine de la Garonne ». Alors l'humidité dans mon regard trahit les frissons causés par la douceur de ses mots.

Je l'aime. Je n'ai aucune réserve quand il s'agit de Grégoire. Grégoire, c'est le nom propre qui s'accorde avec tous les superlatifs flatteurs de la langue française. Je n'ai aucune retenue quand il s'agit de lui. Il pourrait marcher sur l'eau sous mes yeux que cela ne m'étonnerait pas.

Je l'invite à poursuivre notre promenade. Les passants se font de plus en plus nombreux à mesure que l'on approche de la place Saint-Pierre. Rien d'étonnant pour un jeudi soir. Ce qui me fascine alors, ce sont ces badauds installés sur les quais de la Daurade depuis la tombée de la nuit. Ceux-là se plaisent à photographier le dôme de La Grave et le pont Saint-Pierre de toutes les façons possibles afin d'observer comment l'éclairage de la ville épouse et sublime les formes de ces édifices.

Je me retourne et je constate le chemin fait ensemble. Dans quelques secondes, il sera trop tard : la plus belle occasion de confronter nos vérités disparaîtra dans la masse tumultueuse des soirées étudiantes. Je tente des tournures de phrases qui prêtent à deviner la raison de cette entrevue nocturne. Il n'y est pas sensible ou il refuse de comprendre. Je vais devoir me jeter à l'eau, il le faut. Je sens le rythme de mon cœur s'accélérer progressivement. J'essuie avec discrétion mes mains devenues moites. Je m'éclaircis la voix pour être certain de ne pas avoir à me répéter mais lorsque je décide de me lancer, aucun son ne sort de ma bouche. « Un éclair... puis la nuit ! »

Nous escaladons les dernières marches qui mènent à la place Saint-Pierre. Dans une tentative désespérée, je stoppe ici et maintenant cette tragique ascension. Mais il est déjà trop tard. Nous entendons un cri grave et enjoué au loin appelant Grégoire. Il se détourne de ma mise en scène grotesque et aperçoit ce que je comprends être un groupe d'amis. En réponse à ces paroles que je n'ai su prononcer mais qui n'en sont pas moins suggérées, il choisit la fuite et, sans attendre, disparaît dans la foule d'étudiants.

Il fait sombre tout à coup sur la place Saint-Pierre. La lune s'est effacée derrière un nuage épais. Des fêtards,

il ne reste que des ombres semblables en tout point, guidées par les logos incandescents des fameuses enseignes toulousaines et dont les lumières semblent se répondre entre elles.

Je me fais jurer que je ne pleurerai pas au prétexte que mes larmes feraient déborder la Garonne de son lit. Heureusement, le Canal du Midi n'a pas cet ennui. Alors, à l'ombre d'un platane, je refais le film, une fois, mille fois, suffisamment pour oublier que, demain, je retrouverai Grégoire à l'université et que, demain, nous ferons comme si cette nuit n'avait jamais existé. Je le retrouverai, sans filtre, à la lumière du soleil d'été.